

GALERIE
EVA MEYER

GOIFFON & BEAUTE

—

PRESENTATION

JULIETTE GOIFFON & CHARLES BEAUTÉ

FR- Charles Beauté est né en 1985. Juliette Goiffon est née en 1987. Ils sont diplômés des Arts-décoratifs de Strasbourg (HEAR) et des Beaux-Arts de Paris. Ils changent régulièrement de lieu de travail.

Prônant un art de la résistance aux systèmes qui relèguent l'artiste à l'unique fonction de "concepteur d'œuvres", ils mènent conjointement des activités d'exploration, de recherche, d'expérimentation, et de documentation. La logique d'accélération propre à notre société, produisant des phénomènes d'apparition et de disparition d'objets, d'images et d'idées, est au cœur de leur pratique. Échafaudant les règles d'un jeu entre imaginaire, faux semblant et expérimentation scientifique, ils cherchent à pointer les zones grises, bugs et aberrations de cet état de fait.

EN- Charles Beauté was born in 1985 and Juliette was born in 1987. They are graduated of the Haute école des Arts-décoratifs of Strasbourg (HEAR) and Beaux-Arts of Paris. They regularly change their place of work.

Advocating an art of resistance systems that relegate the artist with the unique function of «concepteur d'œuvres» , they jointly conduct exploration, research, testing, and documentation. The over-consumption of our society, producing appearance and disappearance of objects, images and ideas is central to their practice. Scaffolding the rules of a game between imaginary, subterfuge and scientific experiment, they try to point out the gray areas, bugs and aberrations reflecting this fact.

EXPOSITIONS PERSONNELLES / SOLO SHOWS

2016 *MUDA, MURI, MURA*, La Halle des bouchers, Vienne, France
Continuous Improvement, Galerie Eva Meyer, Paris

2013 *Indices de réfraction*, Galerie Eva Meyer, les Nouvelles vagues du Palais de Tokyo, Paris

2012 *Global Repositioning System*, Gaité Lyrique, Paris

EXPOSITIONS COLLECTIVES / GROUP SHOWS

2017 *Work it, Feel it*, Kunsthalle Wien, Austria

2016 *Still in Life*, Parc saint Légers hors les murs lycée Raoul Follereau, Nevers, France
Parages, double séjour, Paris
Double Jeu, Galerie Eva Meyer, Paris
Jeune création, galerie Thaddaeus Ropac, Paris-Pantin

2015 *Variation art-fair*, FIAC off, Halle des Blancs-manteaux, Paris
Equivalence(s) curative(s), galerie Eva Meyer, Paris

2014 *Possibles d'un monde fragmenté*, Palais des beaux-arts, Paris
Marqués par une image, Abbaye d'Annecy-le-vieux

2013 58e Salon de Montrouge
Neues aus Frankreich, Galerie Marion Meyer Contemporain, Francfort
Kiss and fly, Art-Tripping, Lyon
Modifications, ZKU, Berlin

2012 *Reach out and touch someone*, galerie NaMiMa, Nancy
Les Cascades de l'infrarouge, Xpo gallery, Paris
Backstage, galerie Backlash, Paris

2011 *Le Monde pittoresque des castors*, galerie Octave Cowbell, Metz

2010 *Complément d'objet*, nuit des musées, Musée Notre-Dame, Strasbourg
Biennale internationale du design, Saint-Etienne

RESIDENCE / RESIDENCIES

2016 Moly Sabata, Fondation Albert Gleizes, Vienne, France

BIBLIOGRAPHIE / BIBLIOGRAPHY

- Gaëlle Bardin, *Muda, muri, mura : le management dans tous ses états*, L'essor, 07 juin 2016
Ingrid Luquet-Gad, *Continuous Improvement*, 2016
Pedro Morais, *Corps-outils et lifting*, in *Le Quotidien de l'art* n°1006, 2016
Continuous Improvement, Art Press n°433 mai 2016
Catalogue de l'exposition Possibles d'un monde fragmenté, entretien avec Camille Paulhan, 2014
Catalogue des diplômés de l'ENSBA , texte de Camille Paulhan, 2014
Le Magazine du Palais de Tokyo, Indices de réfraction, texte des Commissaires anonymes, 2013
Catalogue du salon de Montrouge - Hier me fascinera, texte de Sébastien Gokalp, 2013
Le Tigre n° 021, 2012
Catalogue de la biennale internationale de design de Saint-Etienne, 2010

GALERIE
EVA MEYER

GOIFFON & BEAUTE

ŒUVRES

-

TEXTES, ENTRETIENS, PRESSE

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Outils de présentation #1 (pointes de flèches), 2016

Aluminium, Plexiglas, film dichroïque, laiton

Unique artwork

INV Nbr. GB2016071904

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Management visuel #4, 2016

Management visuel

brass

175 x 91 cm

Unique artwork

INV Nbr. GB2016061504

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Management visuel #8, 2016

Management visuel

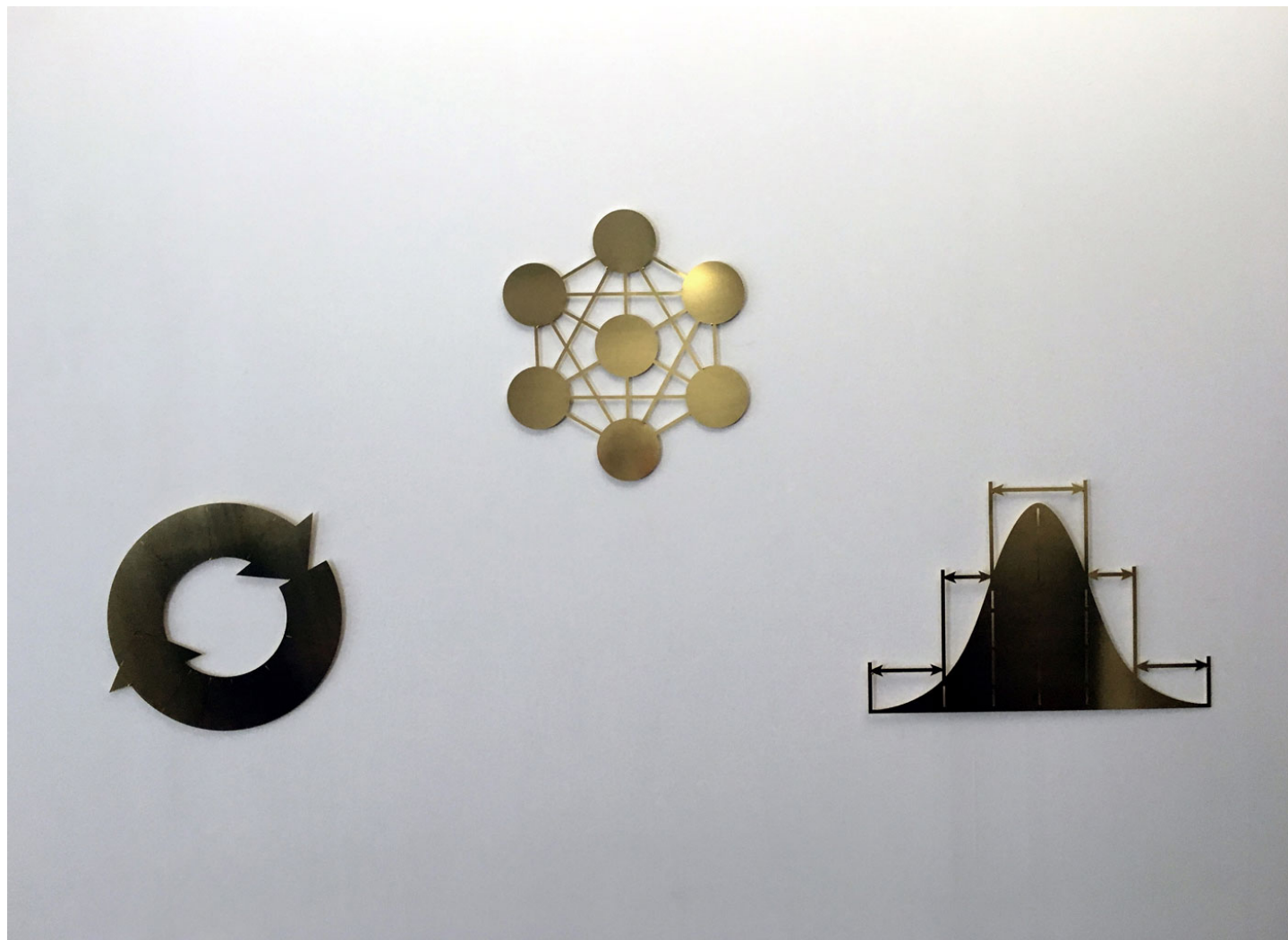
Laiton ; composition 11 éléments

229 x 107,5 cm

Pièce unique

N° Inv. GB2016061508

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Management visuel #11, 2016

Management visuel

Laiton ; composition de 3 éléments

185 x 95 cm

Pièce unique

N° Inv. GB2016061511

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Telepresences #1, 2016

8 robots de telepresence (aluminium, plexiglas, LED, laiton)

dimensions variables

Pièce unique

N° Inv. GB2016071901

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Controlled facial mask #3, 2016

masks

Gravure sur laiton et Plexiglass

42 x 52 cm

Pièce unique

N° Inv. JGCB201612024

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

One small step, 2016

Plexiglass gravé, sangles

50 x 150 x 60 cm

Pièce unique

N° Inv. JGCB201602121

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

I want a perfect body, 2016

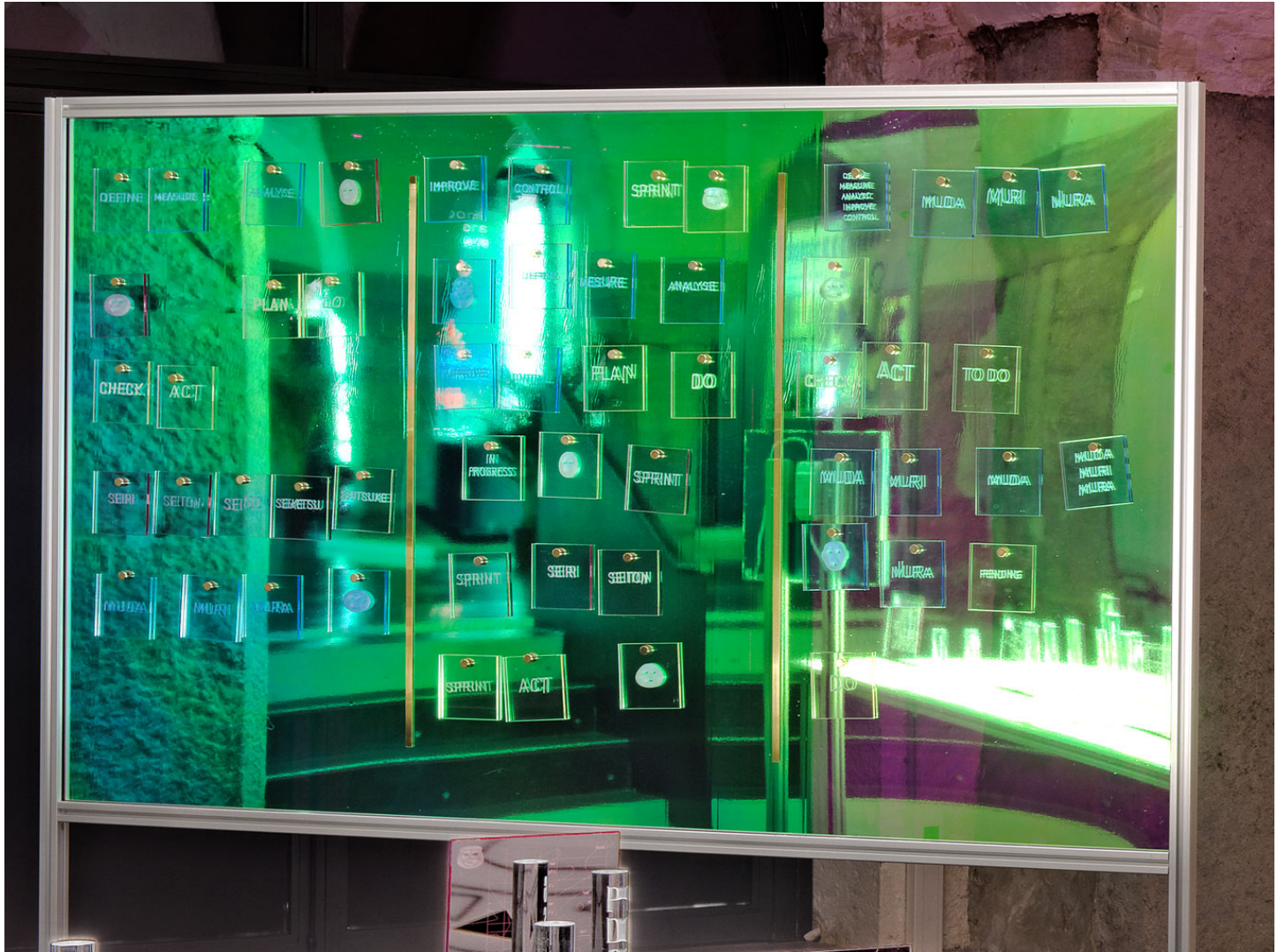
Panneau LED et Plexiglass

60 x 30 cm

Pièce unique

N° Inv. JGCB201602127

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Kanban, 2016

Aluminium, Plexiglas, film dichroïque, aimants

190 x 170 cm

Pièce unique

N° Inv. GB2016071906

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

[x] hours before deadline, 2016

Série Continuous Improvement

Aluminium, Plexiglass, PEHD, terre, LED

Dimension approx. Bureau H.190 x P. 75 x l.180 cm; module 1 H. 150 x 60 x 50 cm; module 2 H.100 x 60

Pièce unique

N° Inv. JGCB20160130

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Espace détente / Relaxation Space, 2016

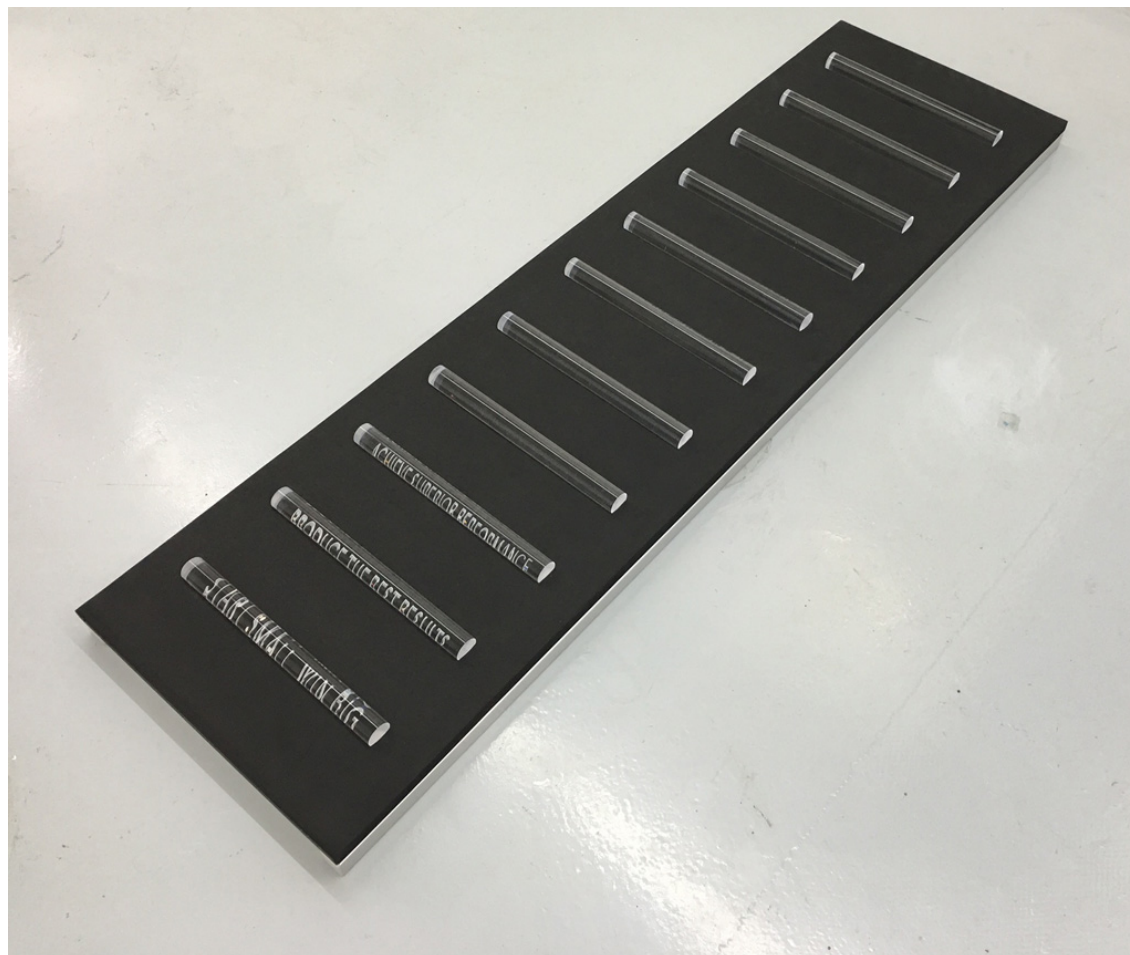
Gravel, aluminium, water, briefcases, pump

Variable dimensions

Unique artwork

INV Nbr. GB2016071902

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

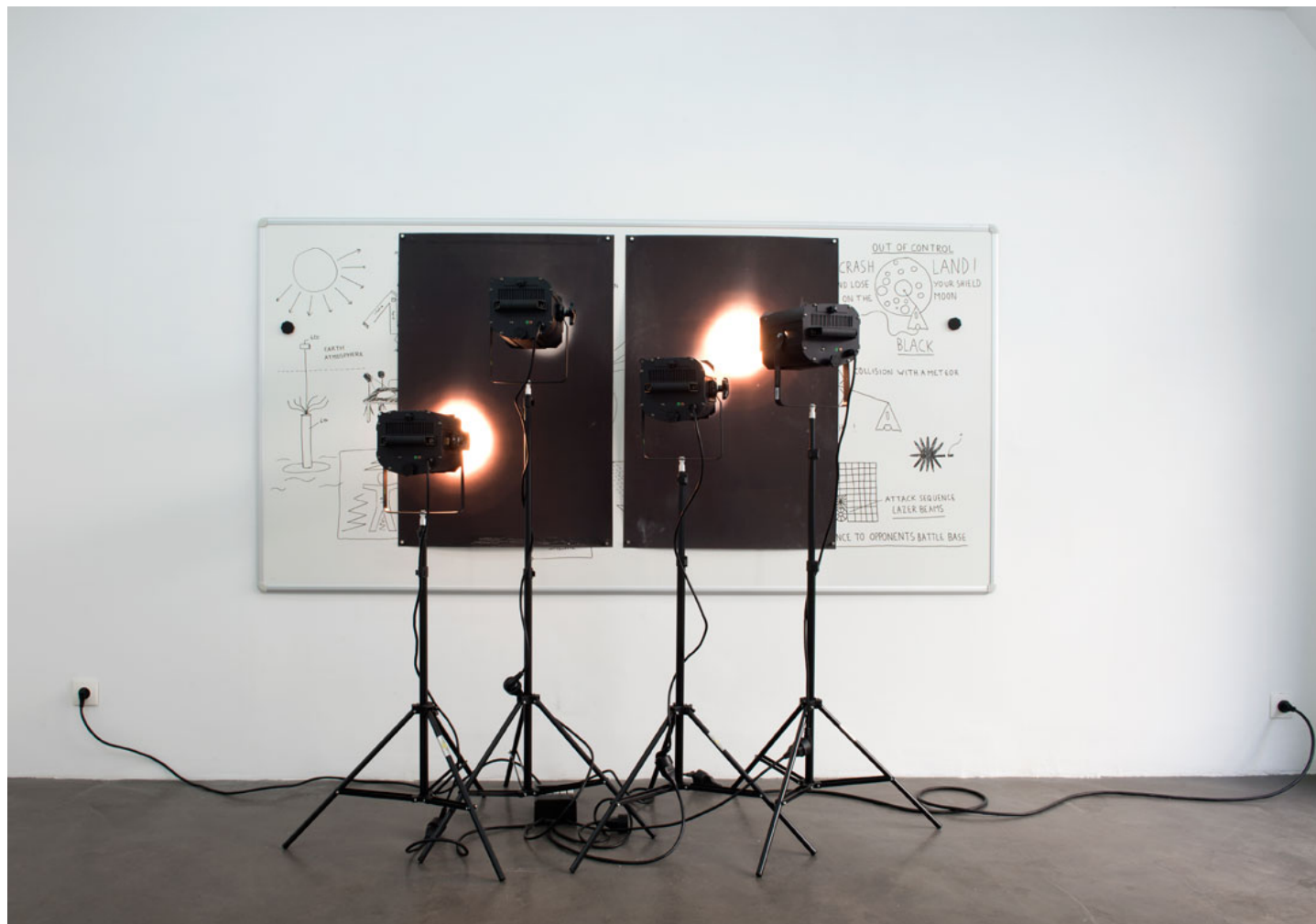
It's not how good you are, it's how good you want to be, 2016

Foam and engrave plexiglas

Unique artwork

INV Nbr. JGCB201602126

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Constellation précaire, 2015

Sérigraphies à l'encre thermosensible, tableau blanc émaillé, dessins au feutre, projecteurs, relais temporisés

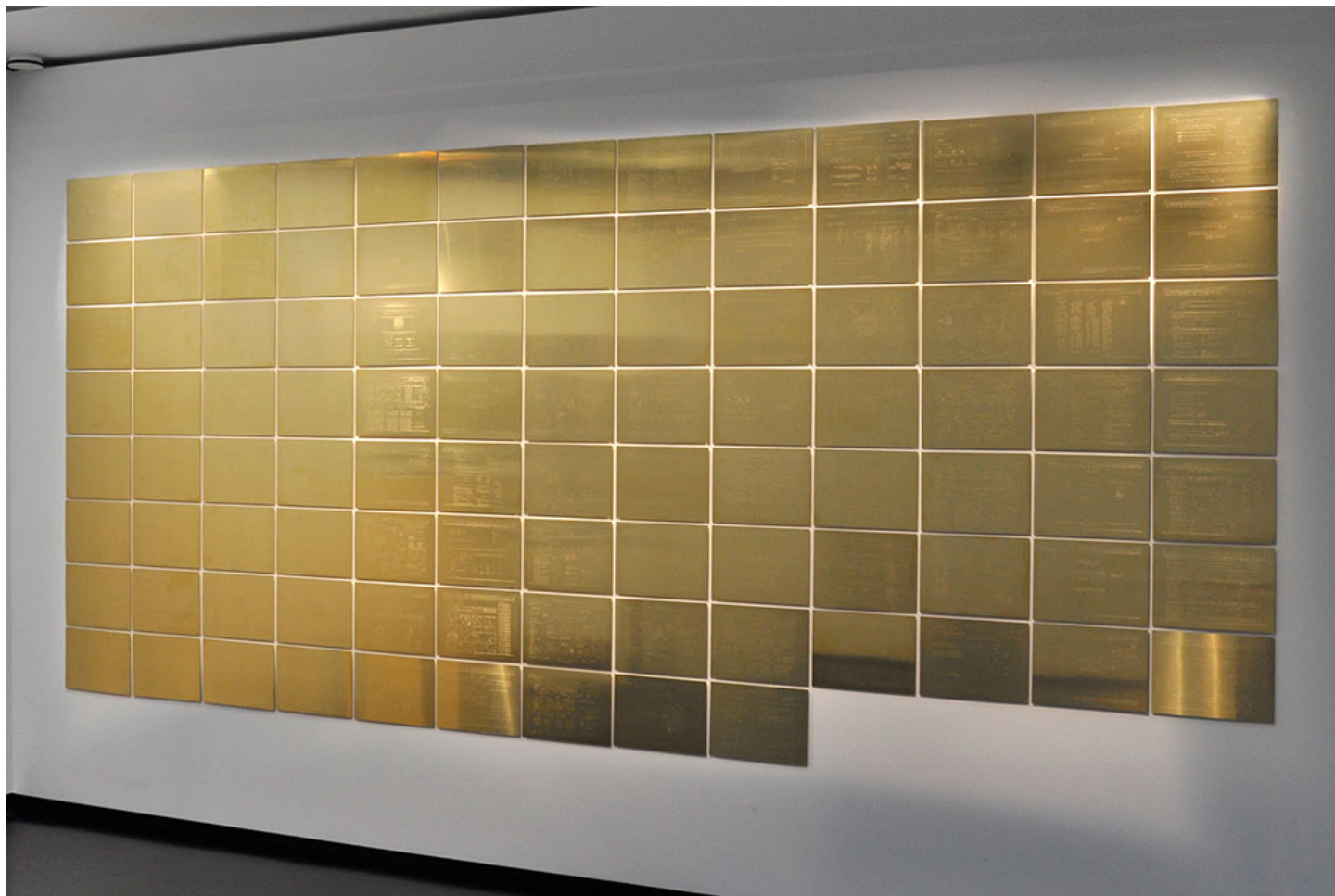
Unique artwork

© M. Damage

Courtesy des artistes

INV Nbr. JGCB20150605

GOIFFON & BEAUTE



GOIFFON & BEAUTE

Top 100, 2015

Série de gravure sur laiton des cent sites internet les plus visités dans le monde en 2015.

100 engraved brass plates

Edition of 1 ex

INV Nbr. JGCB20151201

JULIETTE GOIFFON & CHARLES BEAUTE

CONTINUOUS IMPROVEMENT / 13.02 – 26.03.2016

Texte d'Ingrid LUQUET-GAD

Qu'il s'agisse du métier à tisser, de la chaîne d'assemblage ou dans, une certaine mesure, de l'ordinateur, tous ces outils de production comportent un aspect intrinsèquement rassurant. Pourquoi ? Parce qu'ils nous sont extérieurs. Ces machines, une fois la journée de travail accomplie, nous pouvons leur tourner le dos. Sur l'échiquier d'une vie moderne sans aspérités, efficace et climatisée, l'humain se meut sans encombres.

Dans un rêve parfaitement corbuséen, nous délaisserions la zone dévolue au travail pour nous diriger vers la zone de loisirs, puis la quitterions pour la zone domestique - celle de la récupération de la force de travail. Pour utopique qu'il soit, ce fantasme de la séparation spatiale entre les activités persiste également dans la description synchronique que fait Marx de la société communiste idéale : le règne de la liberté commence lorsque l'homme est à même de s'échapper de la sphère de production matérielle proprement dite, lorsque la satisfaction des besoins naturels, nécessaires à la conservation et à la reproduction de la vie, se fait dans le cadre d'une journée de travail réduite laissant suffisamment de place aux activités de l'esprit à sa suite.

Pourtant, à l'orée du siècle qui s'inaugure, ces considérations semblent bel et bien en voie d'être définitivement dépassées. Non pas que les progrès technologiques aient rendu le travail dispensable. Au contraire, nous sommes entrés dans l'ère de la symbiose : nous sommes devenus nous-mêmes des êtres composites, fusionnant avec l'outil de production. Ce devenir-chair de la production repose sur un paradoxe.

Comme si l'on retournait l'arme contre nous, le travail est devenu travail sur soi, et le corps à la fois moyen et fin. Ce dont il s'agit ici est de la course à l'optimisation effrénée de nos propres capacités. Car l'avènement du travailleur indépendant n'a pas que des avantages : devenu sa propre marque, forcé à être toujours plus inventif, flexible et disponible, le travailleur du futur - et le futur s'amorce déjà - est devenu son propre produit.

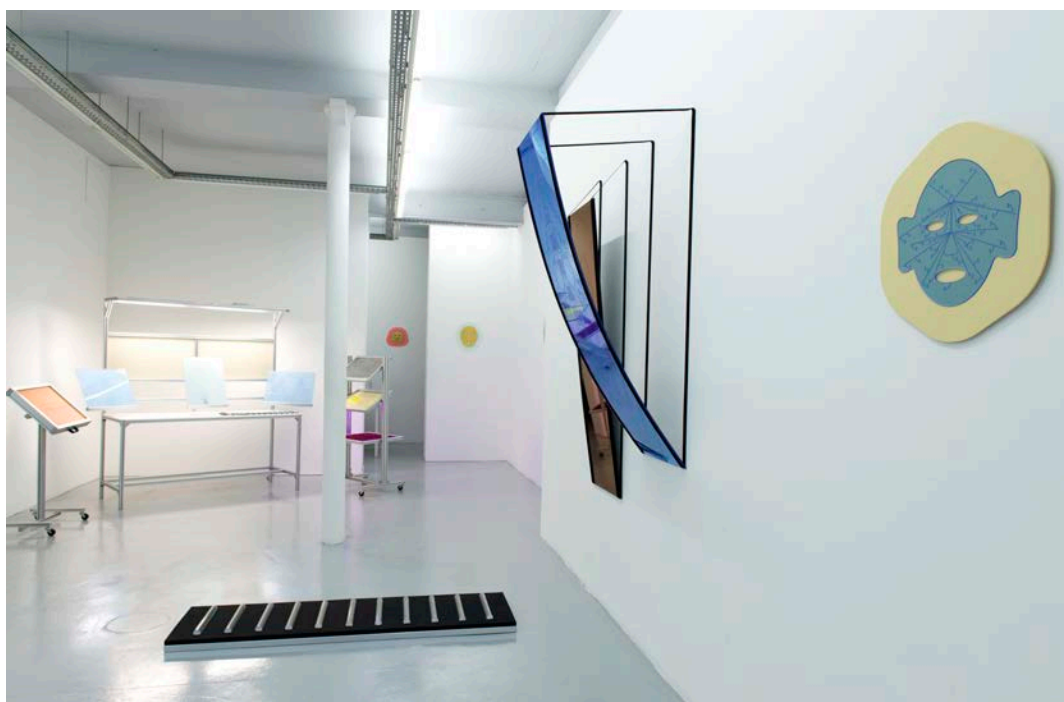
Comme les rutilants biens de consommation que ses ancêtres manufacturaient à la chaîne, étudiés pour appâter le plus efficacement possible l'acheteur, le travailleur du futur se doit lui-aussi d'être le plus attrayant du rayonnement.

Ce sont ces mutations qui infusent le cycle de trois expositions conçu par le duo Juliette Goiffon et Charles Beauté. Initié lors de la 66^e édition de Jeune Création, où ils présentaient 'x' hours before deadline, une installation évoquant un futur espace de travail potentiel, il se clôturera cet été avec un volet consacré au management au Centre d'art la Halle des Bouchers à Vienne.

A la galerie Eva Meyer, l'exposition Continuous Improvement montre ce à quoi pourrait donner naissance cette logique de développement intensif de soi dans un futur proche. Basée sur le rapport au corps, Continuous Improvement prend ainsi la forme d'un environnement à mi-chemin entre l'espace de travail collectif et la salle de sport individuelle.

Au mur, des miroirs colorés sont gravés de slogans positifs : « Today, you are you. There is no one alive who is you-er than you », lit-on. Ou encore : « One small step can change your life ». Ces messages placidement tautologiques se détachent sur fond d'informations chiffrées et de motifs géométriques. En s'éloignant, on se rend compte que ceux-ci constituent des visages

primitifs, les mêmes que l'on retrouve plus loin sous forme de masques de laiton, ainsi que gravés sur les tapis sous nos pieds.



Continuous Improvement, exhibition vue, Galerie Eva Meyer, Paris © Marc Damage

Ces visages qui nous fixent, yeux et bouche béants, sont réduits aux fondamentaux - ceux qui, à partir d'un minimum de référents, nous font spontanément reconnaître une forme humaine. Frappés de lettres et de chiffres à certains endroits, fragmentés en parties distinctes, ils dotent la rentabilisation à outrance d'une apparence. Pour réaliser les masques, le duo s'est basé sur des dessins brevets de liftings et d'électrostimulateurs accessibles via le moteur de recherche *Google Patent Search*.

Tels des effigies de dieux primitifs, ces faciès augmentés témoignent d'une nouvelle religion, plus monothéiste que jamais, puisque c'est dès lors à soi-même que s'adresse le culte : ce culte, pour reprendre le terme du philosophe Boris Groys, est celui de l'« autodesign ».

Or précisément, ce nouvel avatar de l'ultra-libéralisme trouverait notamment sa préfiguration dans l'artiste et ses manières de produire, représentant une frange expérimentale du néo-libéralisme, à la fois victime et exemplification de ses dérives. C'était notamment la thèse de Luc Boltanski et d'Eve Chiapello dans leur séminal ouvrage Le Nouvel Esprit du Capitalisme (1999), reprise et augmentée par Pierre-Michel Menger dans Portrait de l'artiste en travailleur (2003).

Pour Juliette Goiffon et Charles Beauté, la réflexion sur le travailleur du futur ne s'incarne pas uniquement dans des représentations : elle s'invente à mesure qu'elle se construit, à même la matière. En témoigne la volonté d'avoir recours à la gravure directe, pour laquelle il leur a fallu mettre au point une technique nouvelle et construire une machine. Par ce procédé, rien n'est imprimé, rien ne s'ajoute par superposition, rien n'est extérieur à la matière-corps. Les schémas et les encouragements affleurent à même la membrane sensible, faisant résonner la proximité sémantique de « design » et « dessin » : à même la peau, chacun porte le mapping de son propre avenir radieux.

[compte rendu exposition] goiffon & beauté – continuous improvement – galerie eva meyer – paris,
Julie Crenn, traduction L.S. Torgoff , ArtPress, Mai 2016, n°433, p.29.



«Continuous improvement», 2016
Vue de l'exposition *Exhibition view*

Galerie Eva Meyer / 13 février 2013 – 26 mars 2016

Le duo de jeunes artistes Juliette Goiffon et Charles Beauté présente une nouvelle exposition, *Improvement*, consacrée à leurs recherches sur le travailleur du futur. En découvrant la scénographie, la notion de culte nous saisit rapidement. Un culte d'un nouveau genre.

Aux murs sont présentés des masques étranges. Si leur dessin rappelle celui d'un visage humain, ils demeurent inexpressifs et génériques. Au sol, un tapis de marche stylisé nous invite à passer différents niveaux pour accéder à une optimisation de nos performances, individuelles et collectives. « One small step can change your life ». Les mantras ne poussent pas à la libération, mais plutôt à une forme d'aliénation par le travail, la production et la compétition. Non loin de là se déploie un autel formé de verre, de Plexiglas et de laiton. Les plaques colorées comportent des traces, primitives et intuitives, faisant écho à celles de rituels ou de cérémonies secrètes. Les artistes convoquent les artefacts et les gestuelles issus de temporalités séparées et de conceptions différentes de l'existence. La notion de sacré investit aussi bien la dimension primitive du projet que son pendant ultra technologique.

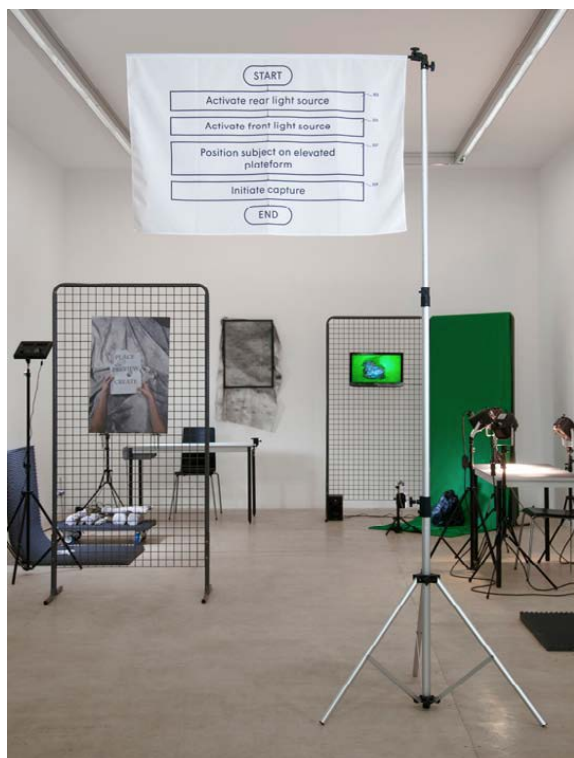
Grâce aux outils qu'ils ont eux-mêmes mis au point, Juliette Goiffon et Charles Beauté constituent l'iconographie et les objets d'un culte, celui du libéralisme à outrance. Un culte non pas du futur, mais bien présent et tangible au quotidien, qui trouve ses fondements dans une observation accrue des mécanismes de nos sociétés, avides d'une production aveugle et stérile.

GALERIE
EVA MEYER

LE
QUOTIDIEN
DE L'ART

Pedro MORAIS, *Juliette Goiffon & Charles Beauté* : *Corps-outil et lifting*
dans Le Quotidien de l'art, Vendredi 19 février 2016, n° 1006, pp. 8-9.

Juliette Goiffon et Charles Beauté, qui ont participé au Salon de Montrouge en 2013, emploient les codes esthétiques de l'entreprise et du marketing du bien-être, dessinant une cartographie de nos angoisses et phobies contemporaines : management, yoga et chirurgie esthétique – nouveaux symboles d'une religion primitive, dopée à la transformation optimisée de soi. Ils exposent à la galerie Eva Meyer à Paris avant un nouveau projet au centre d'art de la Halle des bouchers à Vienne, dans l'Isère.



Quand les théoriciens Alex Williams et Nick Srnicek sont venus au Centre Pompidou en 2014 proposer une conférence sur leur manifeste de l'accélérationnisme, le malaise était palpable. Leur proposition d'un post-capitalisme se basant sur une reprise en main des avancées

technologiques, selon eux délaissées par une gauche nostalgique – repliée sur l'action directe, les petites communautés, la nourriture locale, les zones autonomes temporaires – faisait grincer des dents.

Malgré leur désir de dépasser le capitalisme néolibéral à travers l'automatisation de la production, cela ne pourrait se faire qu'à l'intérieur même du système qu'ils critiquaient et à grosses doses d'optimisme dans un monde futur « post-travail ».

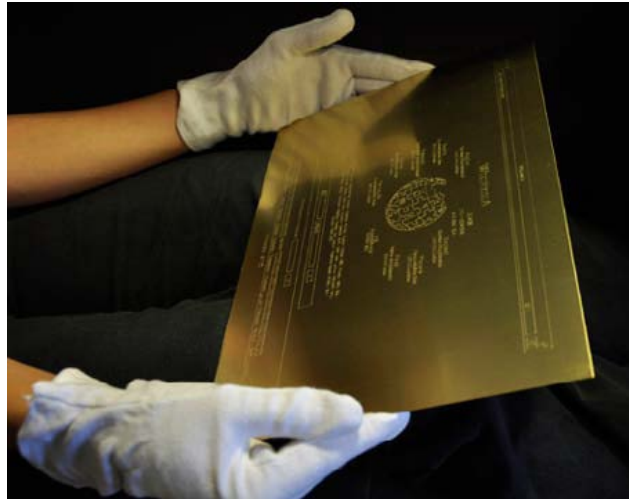
Ce paradoxe traverse nombre de démarches artistiques actuelles, oscillant parfois entre la prise en compte d'un réel accéléré et complexe, et la stricte adoption fascinée des avancées technologiques. Comment situer alors la démarche des artistes Juliette Goiffon et Charles Beauté ? S'ils emploient les codes esthétiques de l'entreprise et du marketing du bien-être, quelque chose dans leur travail penche inexplicablement vers l'angoisse.

Des morceaux de corps modélisés en images 3D se déplacent lentement dans une vidéo aux sous-titres à forte charge émotionnelle à propos de questions médicales (récupérés sur des forums santé sur Internet), déployant une cartographie des inquiétudes et phobies contemporaines.

Ailleurs des sculptures minimales où des gestes caressent des volumes neutres reproduisent des notices Ikea pour le montage d'un bureau. L'étendue globale d'un design prétendument neutre a besoin d'empathie, confondant information et publicité. Ce qui n'empêche pas le trouble poétique « Etudes du ciel » sème le doute autour de points lumineux suspects (des apparitions extraterrestres supposées trouvées sur Internet), dont la véracité importe moins que l'expression de notre désir d'y voir des formes étrangères non identifiables.

Qu'est-ce qui pourrait mieux définir l'envie de regarder de l'art, ou les tentatives de reproduire le ciel qui traversent l'histoire de la peinture ? De la même façon, « Sandy Island » est île présente sur des atlas et cartes maritimes jusqu'en 2012, suivant la reproduction de relevés réalisés en 1776 par le capitaine Cook, malgré le fait qu'elle n'ait jamais existé. Juliette Goiffon et Charles Beauté donnent à l'île une forme gélatineuse, une sorte d'hologramme fantomatique, plongée dans un aquarium où elle se diluera comme un nuage. Ils cherchent ainsi à confondre les phénomènes médiatiques et scientifiques, amplifiant le rôle de la fiction et de la rumeur. Sinon comment interpréter leur fascination par les météorites, ces cailloux tombés du ciel ? Ils peuvent mouler un fragment de la plus grosse météorite de l'histoire, tombée en Sibérie en 1947 et exposée au musée minéralogique de Paris, ou réaliser une vidéo avec des extraits – glanés sur eBay – d'annonce de vente de ces objets cosmiques photographiés dans le creux de la main.

La technologie actuelle n'a pas réduit notre perplexité face à des formes ancestrales, le disque dur connecté de notre mémoire reste archéologique.



D'ailleurs, malgré l'esthétique high-tech de leurs installations, Juliette Goiffon et Charles Beauté réalisent tout eux-mêmes : « Nous reproduisons les savoir-faire avec ce que nous avons sous la main, souvent en prenant leur contre-pied : en imprimant en 3D des objets plats, en scannant des choses transparentes, ... ». L'exposition à la galerie Eva Meyer radicalise la confusion entre atelier et laboratoire, à l'image de l'indistinction croissante entre le mobilier domestique et l'esthétique d'entreprise. Une table en aluminium apparaît comme un autel techno scientifique avec des plexiglas colorés où sont gravés des brevets pour masques de chirurgie esthétique. Partout dans l'exposition, on retrouvera des slogans qui évoquent autant des phrases d'encouragement liées aux pratiques d'empowerment (utiliser le langage de façon à renverser une situation de fragilité) que les méthodes de coaching du management d'entreprise. La performance de soi a quelque chose d'ambigu, signifiant à la fois la possibilité de se transformer et de choisir son corps, mais aussi la pratique d'un travail-sport visant la productivité maximale. Les masques de lifting apparaissent alors comme « des figures de dieux primitifs ou des avatars d'une intelligence artificielle » et cette nouvelle religion individualiste devient l'assujettissement de soi à une efficacité optimisée. Vite, alors, l'accident.

CONTINUOUS IMPROVEMENT, jusqu'au 23 mars, galerie Eva Meyer, 5, rue des Haudriettes, 75003 Paris

MUDA, MURI, MURA, du 28 mai au 14 août 2016, Centre d'art contemporain de la Halle des bouchers, 7 rue Testé du Bailler, 38200 Vienne

GALERIE
EVA MEYER

L'essor

Gaëlle BARDIN, « Muda, muri, mura : le management dans tous ses états », L'essor, 07 juin 2016 // <http://lessor.fr/muda-muri-mura-le-management-dans-tous-ses-etats-14897.html>

Jusqu'au 14 août, le Centre d'art contemporain La Halle des Bouchers à Vienne, ouvre son espace d'exposition à deux nouveaux artistes lyonnais soucieux de mettre en avant les mécanismes psychiques et sociétaux utilisés par les différents modèles du management d'entreprise.



Juliette Goiffon et Charles Beauté, sont des jeunes artistes qui vivent et travaillent à Lyon

Une exposition qui s'inscrit dans la démarche d'une programmation volontairement éclectique afin de refléter de la diversité de l'art d'aujourd'hui, tant au niveau des problématiques abordées que des artistes invités. Au centre de cette démarche, toujours ce même principe de sérendipité qui consiste à ouvrir le champ des possibles en créant la surprise par une découverte inattendue ou accidentelle.

Ainsi, c'est le couple d'artistes formé par Juliette Goiffon et Charles Beauté qui s'est vu chargé d'investir les lieux afin de nous divulguer leur regard sur le monde de l'entreprise . Un portrait

d'emblée peu rassurant si l'on analyse chacun des symboles et des intentions sous-jacentes qui découvre les coulisses des chefs d'entreprise et leur façon de diriger les employés en « bonnes et dues formes »...Pourtant , il s'agit bien moins de dresser le procès du monde actuel que d'inviter le public à se questionner, afin de voir en quoi les méthodes utilisées par le lean management sont compatibles avec les besoins de l'individu ou ceux de l'entreprise, et jusqu'où l'être humain peut être objectivé au point de croire aux vertus bienfaitrices du système dans lequel il baigne, que ce soit à son insu ou de son plein gré.

Le travail de Juliette et Charles puise dans divers procédés comme la découpe du laiton à base d'un fraiseur numérique, à partir de dessins à l'ordinateur...Leur particularité est de faire se rencontrer les nouvelles technologies avec des méthodes plus archaïques telle que la gravure lapidaire. En d'autres termes, il s'agit d'une hybridation entre les matériaux contemporains (le plexiglas, le film dichroïque, les profilés en aluminium..) et les matériaux plus atemporels sur lesquels ils interviennent sur des opérations de gravure minutieuse, en donnant à leurs œuvres une double dimension, moderne et ancienne, mais aussi profane et sacrée.

Car le duo d'artistes a capté dans l'espace de la Halle des Bouchers datant du XVI^e siècle un certain ésotérisme dû à l'architecture qui rappelle celle des lieux de culte. La nef centrale est suggérée par un « open space » désincarné, avec la « table de réunion » entourée de murs gravés : une mise en espace volontairement inspirée de l'architecture des loges franc-maçonniques.

Y a-t-il une mise en garde contre le système sectaire insidieusement entretenu dans les entreprises actuelles, notamment les locaux des sociétés informatiques (Facebook, etc) ? Des lieux où la sphère privée est habilement mêlée à la sphère professionnelle, comme en témoigne la présence d'espaces « bien-être », ici concrétisés par « le jardin zen » où les jets d'eau sortent des valises...la détente est-elle compatible avec le monde du travail ? Où est le danger et jusqu'à quel point l'individu peut-il s'investir personnellement au profit de l'entreprise ?

Autant de questions que de mises en perspective, à travers une exposition judicieusement conçue et lourde de sens. Derrière des sujets a priori anodins et des détails infimes, les artistes nous parlent, nous interrogent, et nous guident afin de ne pas nous noyer dans la complexité. Une complexité qui est pourtant le fil conducteur de cette exposition : celle de notre société à l'ère de sa dématérialisation.

L'art serait-il à même de nous réveiller ?

Gaëlle Bardin

Jusqu'au 14 août

Centre d'Art Contemporain « La Halles des Bouchers » ,7 rue Test du Bailler, Vienne

Tél : 04 74 84 72 76

sites : <http://cac-lahalledesbouchers.fr>; <http://culture-vienne.fr> ; facebook

Muri, Muri, Mura sont les 3 M désignant les gaspillages que le lean management vise à détecter, traiter et éliminer afin d'éprouver le système de gestion et obtenir des processus qui tendent vers la perfection et représentent des gains potentiels... Les rendez-vous pour visiter autrement : visites guidées des samedis 23,30 juillet et 13 août ; les bavettes des dimanches 29 mai, 5, 12 juin

et 3 juillet ; une visite élargie, samedi 11 juin : un parcours en bus au départ de Lyon, qui passe par le CAP de Saint Fons et l'Espace Arts Plastiques M.Lambert de Vénissieux. Et enfin, samedi 9 juillet, un Jeu d'ambiance inédit, scénarisé et animé par la compagnie La Règle du Jeu.



GALERIE
EVA MEYER

Camille PAULHAN, « Entretien avec Juliette Goiffon & Charles Beauté » dans le catalogue de l'exposition *Possibles d'un monde fragmenté*, Editions Beaux-Arts de Paris, 2014

C.P.: La question vous a déjà sans doute été beaucoup posée : comment produisez-vous vos pièces à deux ?

Charles : Avant, quand on nous posait la question, nous nous sentions obligés de répondre que nous fonctionnions en ping-pong. Mais en réalité nous n'avons pas de méthode. Pour chaque projet, il faut réinventer une façon de travailler ensemble.

Juliette : L'intérêt de notre collaboration, c'est que nous avons des façons de penser et de travailler ainsi que des références extrêmement différentes. Ce n'est que lorsque nous arrivons à nous retrouver tous les deux dans un projet que nous considérons qu'il est viable.

C.P.: Concrètement, à l'atelier, comment fonctionnez-vous ?

Juliette : Nous avons un mur de références, sur lequel sont accrochées différentes images, une sorte de condensé des environnements et matériaux sur lesquels nous souhaitons travailler. Nous n'établissons pas de hiérarchies entre nos sources : peuvent ainsi se côtoyer la photographie d'une barquette en polystyrène et une œuvre de Gabriel Kuri. Ce nivellement des informations et des sources est un fait générationnel – induit en grande partie par Internet – qui nous intéresse et que nous appliquons à notre travail. Nous n'avons aucun scrupule à puiser tant dans des œuvres ou dans des livres de référence que dans des forums de discussion.

Charles : En ce moment nous réfléchissons à ce que nous allons présenter lors de l'exposition des *Félicités*. Plutôt que de faire une sélection de quelques pièces finies, nous aimerions donner à voir un système en créant un espace entre le laboratoire, l'atelier et l'entrepôt. Nous voulons montrer des choses à différents stades : recherche, conception, création, exposition, diffusion, stockage, archivage... et créer une confusion entre ces états.

Juliette : C'est quelque chose que nous voudrions mettre en rapport avec la manie de l'homme de vouloir tout nommer, tout classer, tout archiver, et notamment ce qui le dépasse. Il y aura donc probablement beaucoup d'éléments naturels et cosmiques dans notre installation.

C.P.: Quel rapport entretenez-vous avec les nouvelles technologies, et ce qu'elles sous-tendent, leur obsolescence quasi immédiate ?

Juliette : Les nouvelles technologies nous intéressent, mais en friction avec des choses plus ancestrales, qui ont rapport avec la mémoire ou avec l'archéologie.

Charles : En bricolant, nous essayons de réaliser des objets qui semblent manufacturés. Nous ne sommes ni critiques ni bienveillants à l'égard de ces nouvelles technologies, Nous cherchons simplement à comprendre leur fonctionnement et leurs limites. Le savoir-faire nous fascine, nous regardons beaucoup de tutoriels, et essayons de les reproduire avec ce que nous avons sous la main. Nous tentons de contourner les processus qui nous dépassent, et de détourner ceux que nous connaissons.

Juliette : Nous les utilisons souvent en prenant leur contre-pied : par exemple en imprimant en 3D des objets plats, en scannant des choses transparentes... Nous cherchons à pousser les limites de ces technologies, tout en assumant le fait de ne pas savoir comment les utiliser comme il le faudrait. Il n'est pas question de chercher à combler nos lacunes, au contraire nous aimons l'idée de les entretenir.

C.P.: Souvent, derrière vos bricolages, il y a l'idée de l'échec, de la faille : comment intégrez-vous ce processus expérimental à votre travail ?

Juliette : Nous cherchons à révéler ou à soulever les aberrations de certains systèmes. Tout ce que nous faisons est considéré comme une tentative : plus elle nous semble absurde et vaine, plus nous avons envie de la faire. Il peut s'agir d'archiver Internet, de créer une flaque éternelle, de transformer une plante Ikea en jungle, de domestiquer le cosmos... On retrouve souvent dans notre travail des phénomènes d'apparition, de disparition, de dématérialisation ou de conservation.

C.P.: Il y a aussi un rapport à la science assez lisible dans vos travaux : comment l'envisagez-vous ?

Juliette : C'est l'idée de l'expérimentation et du test qui nous plaît : nous aimons mettre en doute, et questionner l'authenticité des choses. Il y a quelque chose qui nous semble assez comparable dans notre démarche et dans la recherche scientifique : une volonté de repousser les limites du rationnel et de faire vaciller des certitudes. La différence, c'est que le but de la science est souvent de comprendre et de prouver, tandis que nous interrogeons sans forcément chercher une réponse.

Charles : Nous sommes artistes pour pouvoir faire tous les métiers que nous voulons : en imitant, nous pouvons un jour nous essayer à être chercheurs en minéralogie, le lendemain archéologues, naturalistes ou encore astronomes. Nous aimons entretenir ce genre de fiction, et considérer notre travail comme une forme d'exploration ou de recherche



GALERIE
EVA MEYER

Camille PAULHAN, « Juliette Goiffon & Charles Beauté » dans le catalogue des diplômés de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, 2014

Dans *Accélération*, paru en 2005, le sociologue Hartmut Rosa tentait de déchiffrer la logique effrénée de l'accélération contaminant notre vie contemporaine.

Cette accélération, produisant des phénomènes d'apparition et de disparition tout aussi rapides d'objets, d'images et d'idées, semble être au cœur de la pratique de Juliette Goiffon et de Charles Beauté.

Internet y figure comme un outil privilégié, capable de conserver ou de perdre des données, dans un flux incessant où le plus futile côtoie le plus grave. Il est ainsi question dans leur travail

d'obsolescence et de disparition, sans pour autant vouloir dénoncer cet état de fait : ainsi, c'est en connaissance de cause que les deux artistes réalisent Top 100, une série de plaques de laiton sur lesquelles sont gravées les pages d'accueil des cent sites Internet les plus visités en 2012.

Un an plus tard, certains sont déjà oubliés ou détrônés par d'autres, sans doute tout aussi éphémères que leurs prédécesseurs. Et pour Sandy Island, le duo a réalisé en gélatine cette île légendaire apparue sur les cartes à la fin du XVIII^e siècle et seulement démentie en 2012, qui se dissout lentement dans un aquarium rempli de sirop de glucose aux tons ambrés.

Leurs œuvres relèvent de ce qu'ils nomment la « science d'appartement », voire du kit du petit chimiste : s'appliquant à réaliser tous leurs projets eux-mêmes, ils griment les procédés scientifiques ou industriels, s'attachant à ces démarches à la limite de l'absurde.

Dans un univers aussi instable, on ne s'étonnera pas de les voir travailler sur les systèmes en kit, qu'il s'agisse d'une maquette de maison standardisée en parpaings de paraffine (Maison-petit-prix), ou de cocotiers Ikea, nature domestiquée dans un cube de sable (Le système coco), tout comme leur Infra-jungle, nature sauvage de pacotille vibrant légèrement lorsqu'on s'en approche révélant les failles de sociétés où l'homme pense avoir une fois pour toute soumis la nature à ses besoins. Toutefois, loin de véhiculer une pensée nihiliste sur un monde jugé irréel, les œuvres des deux artistes ne sont pas dénuées de poésie : dans la vidéo La chute observée, un astronaute n'en finit pas de tomber. Mais, dans un élan que l'on jugera au choix vain ou réconfortant, n'en finit pas, non plus, de se relever.



GALERIE
EVA MEYER

LES COMMISSAIRES ANONYMES, « Indices de réfraction » dans le catalogue Nouvelle Vagues du Palais de Tokyo, Juin 2013

L'exposition « Indices de réfraction » convoque la figure du mirage : phénomène de réfraction des rayons lumineux, le mirage n'est pas une perception erronée de la réalité mais un phénomène naturel réel à fort potentiel poétique. Il est une interprétation nouvelle que subit une réalité ; un moyen de plus de défier des lectures univoques de notre société. En cette période d'expansion technologique marquée par la numérisation et la dématérialisation, pouvons-nous toujours faire confiance à nos perceptions ?

Le mirage constitue à la fois l'image de l'exploration des degrés de réalité et de la poursuite chimérique de vérité. Pour son positionnement à la fois instinctif et documenté sur l'actualité physique et numérique, le travail du binôme que forment Juliette Goiffon et Charles Beauté s'impose ainsi. Explorateurs à l'ère du monde 3.0, ils présentent pour l'exposition « Indices de réfraction » une série de pièces mettant les phénomènes médiatiques, scientifiques et naturels à l'épreuve de l'authenticité.

Le modèle du mirage dont traite l'exposition se prête à considérer le rôle de la galerie dans sa dimension équivoque et transitoire. Dans le cadre de cette recherche sur la réfraction, la déviation et l'interprétation des faits de la terre, de la science et des médias, l'exposition s'accorde à présenter la Galerie Eva Meyer comme un espace d'expériences sans vérité invariable.

Les Commissaires Anonymes présentent une sélection de pièces réalisées entre 2012 et 2013 par les artistes Juliette Goiffon et Charles Beauté. Réunis pour leur approche cosmique, ces travaux convoquent la mémoire universelle. John Younh et Charles Duke ont marché sur la Lune le 21 avril 1972. Quelles sont les « réfractions » contemporaines de cet événement mondial ? L'exposition se présente sous la forme d'une investigation sensible : l'objectif est d'agrémenter l'incidence de rumeurs scientifiques, médiatiques et anthropologiques.

Juliette Goiffon observe les transformations sensibles de la société. Charles Beauté explore les marges de la communication et de l'information. Tous deux collaborent depuis plusieurs années à la confrontation du papier et des données virtuelles, de la matière physique et du numérique. Cette exposition est l'occasion de faire état de cette recherche commune, aussi harmonieuse qu'incisive. À travers un travail d'impression, d'installations, de sculptures et de projections, ils révèlent les complexités de notre société à l'ère de sa dématérialisation. L'innovation des outils et le libre partage d'informations font d'internet un des enjeux centraux de leur travail. Les Commissaires Anonymes

proposent ce binôme d'artistes comme figure de l'exploration contemporaine, à la recherche de failles technologiques et artistiques.



Sébastien GOKALP, « Hier me fascinera » dans le catalogue du 58^e Salon de Montrouge, mai 2013.

Hier me fascinera.

En 1972, la sonde spatiale Pioneer envoyait au reste de l'univers une plaque sur laquelle était gravée la quintessence des connaissances humaines, utopie d'un savoir universel et éternel. Il y a encore vingt ans, les changements prenaient une vie. Mais depuis, Internet, cette ressource sans fin, cette culture partagée sans high ni low a réorganisé notre manière de penser. L'obsolescence programmée a fait place au renouvellement constant, le flux a supplanté la matière, l'épaisseur du Temps s'est atomisé en zéros et uns. Plus besoin de trier, analyser, le futur se tourne vers demain sans prendre la peine de relire hier. Juliette Goiffon et Charles Beauté pointent les zones grises, bugs et aberrations de cette amnésie assumée. Mêlant technologies de pointe et profonds archaïsmes, ils tentent dans un geste désespéré et conscient de graver dans le marbre les impulsions électriques d'une milliseconde. Leurs œuvres s'interrogent sur ces informations dépassées avant même leur diffusion : ils gravent les cours de la Bourse sur du verre (Le journal des finances du vendredi vingt-huit novembre 2008) ou le top 100 des sites Internet les plus fréquentés sur des plaques de laiton (réalisé en 2012, il est pourtant déjà différent du Top 100 actuel).

L'île de Sable (Sandy Island) est l'emblème de ce flux d'informations massif qu'on finit par accepter sans s'interroger sur sa réalité. Cette île, mentionnée par le capitaine Cook en 1774, fut placée sur toutes les cartes, et jusqu'à Google Earth, entre la Nouvelle Calédonie et l'Australie, dans la mer de Corail. Récemment, une expédition constata qu'il n'y avait en fait qu'un fonds marin, la mention erronée de l'île ayant été reprise mécaniquement. Partant des descriptions et relevés topographiques faux mais bien réels, Juliette Goiffon et Charles Beauté réalisent une maquette qui repose entre deux eaux, au milieu d'un aquarium, en agarose, matériau avec le même indice de réfraction de la lumière que l'eau. L'île apparaît et disparaît à la manière d'un hologramme.

Ce jeu entre faux-semblants, imaginaire et imprécision scientifique se retrouve dans le moulage de

météorite présenté ici : réalisée au musée de minéralogie de MINES ParisTech, à partir d'une pierre tombée en Russie en 1947, cette pièce est destinée à être présentée à la fois comme œuvre d'art (ici, à Montrouge) et comme fac-similé au musée de minéralogie. Cet objet unique sur terre se retrouve intégré dans un processus de production en série (le moulage), pour être paradoxalement édité à seulement deux exemplaires.

Enfants de Philippe K. Dick et d'Evariste Richer (par PMA, cela va de soi), Goiffon et Beauté brouillent les frontières entre original, copie, production artisanale et haute technologie, édition en série et unicité pour déplacer l'attention sur les nouveaux modes de circulation. Leurs œuvres, issues d'un processus scientifique, au fini industriel interrogent de l'intérieur l'utopie du progrès. Des facteurs Cheval perdus dans la Silicon Valley.